

Entretien avec Éric Heumann

Michel Coulombe

Volume 16, Number 3, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Coulombe, M. (1997). Entretien avec Éric Heumann. *Ciné-Bulles*, 16(3), 4-7.

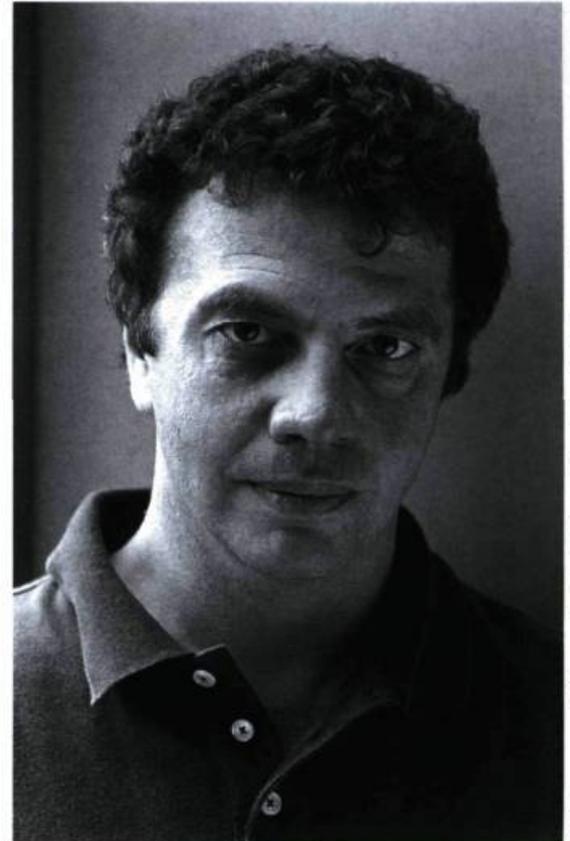
«Dès qu'il y a un regard, il y a une interprétation.»

Éric Heumann

par Michel Coulombe

Dites à Éric Heumann qu'il est insaisissable et il vous répondra, amusé, que dans la profession, en France, on le qualifie volontiers de savonnette. L'homme est ainsi fait. Il semble donner une entrevue comme on participe à une épreuve de slalom, ne cherchant ni à convaincre à tout prix ni à revendiquer bruyamment. N'empêche que son parcours impressionne. Avant de signer son premier long métrage, **Port Djema**, Ours d'argent à Berlin, Éric Heumann a fait de la photographie de reportage dans de nombreux pays, a distribué plusieurs films par le biais de Bac Films et en a produit une quinzaine, parmi lesquels **Indochine** de Régis Wargnier et les plus récents de Theo Angelopoulos (**Paysage dans le brouillard**, **le Regard d'Ulysse**). Tous ces métiers il les désigne comme son bric-à-brac. On pourrait croire qu'après avoir si longtemps attendu avant de réaliser un film il se refuse désormais à tout retour en arrière et ne jure plus que par son nouveau métier. Au contraire. Si le cinéma ne devait plus fonctionner pour lui, Éric Heumann reviendrait simplement à la photographie. À preuve, au beau milieu de l'entrevue il sort de sa poche un appareil miniature et vole quelques images autour de lui, celle d'un corps immobile flottant dans la piscine de l'hôtel, ou tout simplement celle de l'intervieweur. Sa façon à lui d'établir un contact, de pointer de l'objectif ce qui l'intéresse. Car il y a ce qui l'intéresse, et ce qui ne l'intéresse pas.

Ciné-Bulles: Si on devait ramener votre premier film à un seul mot, ce serait probablement regard, celui d'un médecin, Pierre, qui débarque dans un pays africain et qui apparaît d'abord dissimulé derrière ses verres fumés, coupé de ce qu'il vient de découvrir. À la toute fin du film, au moment de rentrer chez lui, on le voit dans le reflet d'une fenêtre: il fait désormais partie intégrante de **Port Djema**. Entre les deux, vous nous amenez à regarder avec lui à



Éric Heumann, réalisateur de **Port Djema** (Photo: Panagiotis Pantazidis)

travers un pare-brise ou la lunette arrière d'une voiture, et vous vous servez de la photographie. Le regard, du début à la fin du film.

Éric Heumann: Je suis venu à la mise en scène par la photographie. Toute une partie de ma vie a consisté à cadrer, à regarder. Tout le film est donc construit sur le regard d'un homme qui, au début, est happé par un monde qu'il ne connaît pas. Il vient pour une parole donnée, irrité de se trouver là. Il a un regard heurté. Avec le temps, il voit un peu mieux. Il y a aussi le regard de la photographe. Le film est une vraie fiction où on découvre l'Afrique au même rythme que le personnage principal, de manière subjective. On avance dans son regard. Le film est un peu plus neutre quand on digresse sur d'autres personnages.

Ciné-Bulles: Cette façon d'épouser le regard de votre personnage était déjà établie au scénario?

Éric Heumann: Le scénario est pareil au film. Comme il y a très peu de dialogues dans le film, il fallait être très précis dans la colonne images.

Entretien avec Éric Heumann

Ciné-Bulles: *Le film présente les regards croisés de deux étrangers qui se rencontrent à Port Djema, elle, photographe, qui a un regard très professionnel, lui, médecin, qui au fur et à mesure de son séjour fait preuve de plus en plus de compassion. Une façon d'inverser les stéréotypes féminin-masculin?*

Éric Heumann: Alice a formellement un regard très masculin mais ce qu'elle photographie est très féminin puisqu'elle choisit l'ombre des palmiers, autant dire l'âme, ce qui est resté intact donc, le symbole de l'Afrique. Elle photographie aussi ce qui a été divisé, les traces de la guerre, les valises abandonnées, tous ces gens scindés en deux qui abandonnent leur passé en devenant des réfugiés, qui perdent une partie d'eux-mêmes. Son regard est féminin. Il n'y a pas un photographe masculin de guerre qui photographie cela. La fonction est masculine, pas le regard.

Ciné-Bulles: *D'autres auraient inventé une histoire d'amour entre cet homme et cette femme qui ont un mort en commun.*

Éric Heumann: Une photographe de guerre amoureuse d'un médecin dans un pays en guerre, ça ne m'intéressait pas. D'autres font très bien ce genre de film. Ce qui m'intéresse, c'est le regard, la découverte, et des personnages plongés dans la quête d'autre chose.

Ciné-Bulles: *Votre coscénariste, Jacques Lebas, connaissait bien l'Afrique, puisqu'il a participé à des missions d'aide humanitaire. Quel est votre propre rapport à l'Afrique?*

Éric Heumann: En tant que photographe, je suis allé dans plusieurs pays, en Éthiopie, au Soudan, au Kenya. Je connais donc bien l'Afrique.

Ciné-Bulles: *Vous étiez très différent du personnage principal de votre film? Comment réagissiez-vous face aux drames qu'il vous fallait traduire en images?*

Éric Heumann: Je ne pense pas que l'Afrique soit plus malheureuse que l'Occident. Je ne photographiais pas la guerre ou alors un peu en Somalie. Je m'intéressais aux enfants qui rient, aux draps aux fenêtres, à la vie. Pas du tout à la mort. Certains grands photographes montrent magnifiquement la famine et la guerre. Ils estiment de cette façon les dénoncer et contribuer à la compassion chrétienne en Occident. C'est un processus que je critique dans le film. Toutes les photographies du monde, toutes

les compassions chrétiennes n'ont rien fait pour le Rwanda ou pour la Bosnie-Herzégovine. Une vraie armée qui s'interpose vaut mieux qu'une armée humanitaire. L'humanitaire et la photographie de l'horreur ont été des alibis pour masquer les vraies réalités politiques.

Ciné-Bulles: *Dans le film, la photographie sert littéralement d'appât. Un homme se sert de la photographie d'un enfant qu'il n'a pas connu pour amener son ami en Afrique. Il lui faut tricher, mentir pour attirer son regard.*

Éric Heumann: On m'a reproché d'être un metteur en scène cynique, esthétique, neutre. Ce qui m'importe, c'est l'individu. Mon film fait un constat assez pessimiste sur l'engagement. La guerre est un problème politique qui trouve des réponses politiques. Le reste est une façon de se guérir de son propre état d'âme, comme c'est le cas pour mon personnage, seul face à lui-même. Il y aura toujours des guerres: la pulsion de mort marche avec la pulsion érotique. L'homme a le désir d'éliminer ce qui l'empêche de posséder. Je ne dis pas qu'il ne faut pas intervenir, mais bien qu'il ne faut pas s'en étonner.

Ciné-Bulles: *Revenons à la photographie qu'Antoine envoie à Pierre. Il choisit un portrait d'enfant, de toute évidence parce que ça exerce un effet plus sûr, et il vise juste.*

Éric Heumann: Il lui tend un piège. Les photographies qu'on utilise sont souvent des mises en scène, des photographies d'enfants prises ailleurs que là où on dit qu'ils sont. Cela me rappelle ce scandale autour d'une photographie où on aurait mis en scène la guerre d'Espagne: on s'en fout que le photographe l'ait fait ou pas.

Ciné-Bulles: *Comme photographe il vous arrivait de tricher, de fabriquer?*

Éric Heumann: Ce qui m'importe, c'est l'émotion, ce que le cliché renvoie de soi-même aux autres. Aussi, ce problème ne m'intéresse pas. Dans le film je m'intéresse plutôt à la découverte que les personnages font d'eux-mêmes.

Ciné-Bulles: *Vous reprenez cette idée selon laquelle il faut parfois aller très loin pour se découvrir.*

Éric Heumann: Il y a une phrase que j'aime beaucoup: «Je croyais m'éloigner, je me suis retrouvé à la verticale de moi-même.» Le voyage rajeunit les



Port Djema

Port Djema

35 mm / coul. / 95 min / 1997
fict. / France-Grèce-Italie

Réal.: Éric Heumann
Scén.: Éric Heumann, Jacques Lebas avec la collaboration de Lam Le
Image: Yorgos Arvanitis
Mus.: Sanjay Mishra
Mont.: Isabelle Dedieu
Prod.: Bernard Lorain - Paradis Films
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Jean-Yves Dubois, Nathalie Boutefeu, Christophe Odent, Édouard Montoute, Claire Wauthion, Frédéric Pierrot

Festival des films du monde

«L'humanitaire est-il au centre du film?»

«Au départ le moteur de notre projet commun avec Éric Heumann a été de faire un film sur l'humanitaire. Mais au fur et à mesure de notre travail, l'humanitaire s'est effacé de notre questionnement. Nous tournions autour de lui. Il a été relégué hors champ.

«Dans le film, la figure de l'humanitaire, c'est le Docteur Barasse. C'est sa mort qui déclenche le voyage de Pierre Feldman. Barasse a construit un dispensaire au cœur des "terra incognita" du nord du pays, dans les zones interdites tenues par les rebelles. C'est dans ce bout du monde qu'il a organisé sa mission et sa vie. C'est là qu'il en a assumé le risque moral et physique. Là qu'il en a payé le prix. Militant humanitaire de la première heure, sa trajectoire a épousé la ligne droite de ceux qui croient. Mais il représente l'humanitaire d'hier. Avant que celui-ci ne rencontre le succès, la gloire, et ne vienne dangereusement se frotter et se confronter à la chose politique; c'est à ce moment précis de l'histoire que Barasse est mort.

«Le moteur de départ de Pierre Feldman, c'est la fidélité à la parole donnée. Mais, en cours de route, les épreuves le forcent à bouger, à plonger en lui-même. Au terme de ce voyage, il aura changé, on sait qu'il en sera plus jamais le même. Quelle que soit la décision qu'on lui prête: revenir à Paris, rester sur place, peut-être revenir plus tard.

«Qu'aura-t-il trouvé? Le sens du testament de Barasse: "Viens, tu ne trouveras sans doute pas ce que tu es venu chercher. Mais tu découvriras en toi un autre jusque-là inconnu. Ni la part héroïque, ni la part d'ombre — une autre lumière — qui te rendra différent et plus fort."»

(Propos de Jacques Lebas, scénariste, tirés du dossier de presse)

choses, le rapport aux choses. Mon film est un voyage d'où on sort, j'espère, à la verticale de soi.

Ciné-Bulles: *Tout de même, Antoine y laisse sa peau, et Pierre, qui marche sur ses traces, en revient ébranlé.*

Éric Heumann: Je ne dis pas que c'est facile. On est toujours choqué par la guerre. Le courage de l'artiste, c'est de regarder ce que c'est que la passion, l'amour, la mort. On est artiste uniquement à cause de ça et c'est pour cette raison qu'on souffre. Quarante-vingt-dix pour cent des gens ne veulent pas voir. La liberté, c'est de voir et de choisir en connaissance de cause. Il y a une photo de Richard Aaton que j'aime beaucoup, un portrait de John Ford. On n'y voit que son regard. L'artiste regarde et il transforme ce qu'il voit d'une façon ou d'une autre selon qu'il est optimiste ou pessimiste, selon qu'il aime le beau ou le trouble.

Ciné-Bulles: *Vous situez un vrai drame dans un pays imaginaire. Aviez-vous choisi ce référent sans identité précise dès le départ?*

Éric Heumann: Non, je devais tourner à Djibouti, mais je n'ai pas pu parce que la guerre y était encore trop présente. J'ai donc fait ce pays de Port Djema qui est une chimère. Mais je ne fais pas de distinction entre l'imaginaire et le réel. Pour moi l'imaginaire, c'est le réel. L'imaginaire de John Ford, même si c'est une fiction totale, est aussi réel que le documentaire du cinéaste vériste anglais le plus dur. Dès qu'il y a un regard, il y a une interprétation. Alors Port Djema ou Djibouti... L'art est irrémédiablement du côté de l'imaginaire. Je ne suis pas réaliste et je n'aime pas le réalisme.

Ciné-Bulles: *Tout de même, vous vous attaquez dans ce film à des sujets d'actualité, le rôle de la France dans le tiers monde, les guerres civiles en Afrique. On est loin d'un monde complètement chimérique.*

Éric Heumann: Il n'y a pas de frontière entre ce que vous appelez la réalité et l'imaginaire. Par exemple, l'image qu'on nous a donné de la guerre est totalement mise en scène. Alors que la Somalie apparaissait à l'Europe comme le pire endroit au monde, j'y buvais des jus d'orange près de la piscine d'un hôtel assez chic et j'entendais des fusillades qui parfois n'en étaient pas.

Ciné-Bulles: *La guerre telle que vécue par un étranger dans une situation privilégiée...*

Éric Heumann: Je me suis approché des gens qui se tiraient les uns sur les autres et ce n'est jamais comme on pense. Même si vous tirez sur quelqu'un vous restez toujours vous-même. La guerre, c'est l'homme même. Ce n'est ni hétérogène à l'homme ni exceptionnel. Il suffit de regarder simplement les enfants dans une cour de récréation pour voir comment le plus fort tape de manière sadique sur la tête du plus faible qui se fait une raison d'exister dans le masochisme.

Ciné-Bulles: *Ces phénomènes vous fascinent, vous attirent?*

Éric Heumann: Ça m'intéresse mais ne m'attire pas plus qu'autre chose. J'aime l'humanisme. Érasme disait de l'homme qu'il se situait entre l'ange et le démon. Qu'est-ce que l'ange, qu'est-ce que le démon? On ne sait pas très bien. On voudrait croire que nous, l'Occident, sommes la seule civilisation morale. Je ne le crois pas. Face à ces questions, il y a ceux qui font des films politiquement corrects, des films contestataires. Moi, je m'en fous! Je m'intéresse au rêve des gens, à l'amour, à l'érotisme, à la sensualité de l'Afrique, à l'amitié, au partage. Tout ce qui apporte des choses positives à la vie.

Ciné-Bulles: *Pas question pour vous de véhiculer un message à travers votre film. Même sur l'aide humanitaire?*

Éric Heumann: Aucun message. Je n'ai rien à dire. On a pourtant cherché à me faire dire mille choses. Moi, je m'intéresse aux hommes, pas aux idéologies. En Bosnie-Herzégovine par exemple, l'humanitaire a servi à couvrir l'idée des grandes puissances occidentales pour qui cette guerre devait continuer. L'humanitaire sert de caution. Ce n'était pas le cas au départ. La raison politique est une raison cynique et elle manipule forcément cette raison morale. Les diplomates apprennent le cynisme car un diplomate moral est catastrophique. Un humanitaire cynique est, lui aussi, catastrophique. Ils peuvent cohabiter, mais il ne faut pas les confondre.

Ciné-Bulles: *Je doute que vous ne portiez aucun message, mais à la sortie de votre film on se dit que chez vous il n'y a pas de certitude.*

Éric Heumann: Aucune. Je n'en ai qu'une: je n'en veux pas. Aujourd'hui, l'Occident est triomphant parce que son système semble triompher mais rappelons qu'à un moment Rome pensait aussi avoir conquis le monde. Tout est périssable.

Entretien avec Éric Heumann

Ciné-Bulles: Dans votre film, vous faites preuve de beaucoup de retenue. On est loin du déferlement d'émotions.

Éric Heumann: Je déteste ça. Je n'aime pas l'exhibition. J'aime bien Angelopoulos, Wenders aussi, et Antonioni. Mes goûts littéraires et cinématographiques me portent vers ce qui est existentiel.

Ciné-Bulles: Vous avez choisi de travailler avec des acteurs peu connus au cinéma.

Éric Heumann: Une distribution de stars n'aurait pas servi l'ambition de ce film. Il y a des histoires et des metteurs en scène sur lesquels il faut des stars et d'autres pas. Tout de même je sais maintenant que le film était trop cher pour le public qu'il a eu.

Ciné-Bulles: Quel type de film aimez-vous produire ?

Éric Heumann: Je suis bon pour produire des films d'Angelopoulos et paradoxalement, aussi, des films très grand public. Il y a tout un type de film que je ne sais pas faire. Ainsi, je suis un mauvais public pour les comédies.

Ciné-Bulles: Votre perception des réalisateurs a-t-elle changé depuis le tournage de votre premier film ?

Éric Heumann: J'ai beaucoup plus d'indulgence pour eux qu'auparavant.

Ciné-Bulles: Vous êtes à la fois réalisateur, producteur et distributeur, ce qui vous donne une vue d'ensemble exceptionnelle sur le cinéma français. Comment se porte-t-il ?

Éric Heumann: Plutôt bien... plutôt mieux. Toute une génération de metteurs en scène arrive.

Ciné-Bulles: Vous ne joignez pas les rangs de ceux qui élèvent la voix et décrivent l'avenir avec pessimisme.

Éric Heumann: Oui, mais j'ai cessé. Si on peut encore faire des choses, vaut mieux s'occuper de ce qu'on fait que de dire qu'on n'avance à rien. J'ai été vice-président du syndicat des producteurs et on m'a viré parce qu'on ne me voyait jamais. Je suis très individualiste. Je n'aime pas les idéologies, les collectifs, je ne crois pas à la revendication. Il y a quelques mois, face à la loi française sur l'immigration, on m'a demandé de signer pour qu'il n'y ait pas d'expulsions, mais comme citoyen-cinéaste. J'ai dit non.

Je suis citoyen d'une part, cinéaste d'autre part. La maladie française de l'étiquette...

Ciné-Bulles: Contrairement à plusieurs de vos collègues, vous ne vous sentez pas responsable en raison du caractère public de votre métier ?

Éric Heumann: Pas du tout. S'ils se sentent obligés, tant mieux pour eux. Ce qui m'intéresse, ce sont les hommes. Pour aborder les idéologies, la responsabilité sociale et politique, il faut être un immense artiste.

Ciné-Bulles: Vous avez cette ambition ?

Éric Heumann: Non.

Ciné-Bulles: Quelle est votre ambition ?

Éric Heumann: Me faire plaisir. J'espère aussi faire plaisir aux autres. S'il n'y a pas assez de spectateurs, on me dira d'arrêter et je ferai de la photographie.

Ciné-Bulles: Aussi simplement que cela ?

Éric Heumann: Oui. Ce sera définitivement réglé. Est-ce que c'est vraiment dramatique d'avoir fait des films et de ne plus pouvoir en faire ? Par contre, l'injustice génétique, un enfant myopathe, les victimes de la guerre, ça me choque, ça me bouleverse. ■



Port Djema